

La traduction horizontale ou verticale ? Entre langues et cultures « en mode mineur »

Denise Merkle, Université de Moncton
Aurelia Klimkiewicz, Université York (Collège Glendon)

Ce numéro inaugural d'*Alternative francophone* a pour objectif principal d'enrichir la réflexion des spécialistes en traductologie, en traduction littéraire, en études littéraires et en linguistique sur les questions que soulèvent la traduction et la réception des littératures de l'exiguïté¹. Celles-ci véhiculent des traces de contacts interculturels et se trouvent souvent obligées de composer avec un rayonnement restreint. Ces traces sont considérées soit comme des signes d'une hybridité en vogue² ou bien comme des vestiges d'un atavisme essentialiste³. Par ailleurs, le rapport de ces littératures à la traduction est ambivalent, car l'hybridité qui les caractérise témoigne de l'acte de traduire, tout en résistant au transfert. La traduction dans un tel contexte se problématise puisque la cohabitation linguistique, c'est-à-dire à la proximité trop intime des deux langues, introduit la méfiance à l'égard de tout contact concrétisé par la traduction, méfiance accentuée face à cette proximité⁴. Qu'il soit question de traduire les littératures de l'exiguïté à la verticale ou bien à l'horizontale⁵, les chercheurs ayant contribué à ce recueil saisissent l'importance de la dynamique interculturelle et des relations de pouvoir qui lient les cultures en contact de même que les enjeux de choisir une stratégie de traduction appropriée, selon le cas. Il s'agirait également de questionner la limite de la traduction de ces littératures, surtout, mais non pas exclusivement, par rapport à l'hybridité, un phénomène qui touche tout particulièrement les petites cultures. Se servant de méthodologies et de cadres théoriques d'inspiration disciplinaire variée mais complémentaire, les articles privilégient l'étude des stratégies de traduction employées dans les échanges entre différentes « petites » cultures dites « mineures », puisque « dominées » ou « marginalisées » (les communautés wallonne et flamande en Belgique, les communautés franco-canadiennes hors Québec, la Pologne).

¹ François Paré (1994 [1992]), *Les littératures de l'exiguïté*, Ottawa, Les Éditions du Nordir.

² Monica Heller (1999), *Linguistic Minorities and Modernity: A Sociolinguistic Ethnography*, London/New York, Longman.

³ Michael Cronin (1995), « Altered States: Translation and Minority Languages », *TTR* VIII/1, 85-103.

⁴ Catherine Leclerc (2007), « Une poétique traductionnelle, mais laquelle? Quelques exemples acadiens et franco-ontariens », dans le cadre du colloque *Le Canada francophone minoritaire en traduction*, 29-31 mars 2007, Moncton, Université de Moncton. En ligne :

<http://www.umoncton.ca/fass/def/gricc/Archives/Proposition - Catherine L..html>

⁵ Voici les définitions de « traduction horizontale » et de « traduction verticale » que nous fournit le glossaire *MonAKO Glossary* (Andrew Chesterman, dir.). G-H horizontal translation *Definition*: translation between languages of equal status, especially as practised in the Middle Ages. U-W vertical translation *Definition*: translation between a high-status culture and a low-status one, especially with reference to the Middle Ages. En ligne : <http://www.ling.helsinki.fi/monako/atk/glossary.shtml>

Bien que la présence de plusieurs langues à l'intérieur d'un même espace géopolitique (la Fédération canadienne, la Fédération belge, l'Union européenne) crée une culture d'échanges diversifiés – voire une culture de traduction –, les politiques linguistiques mises en place autant en Europe qu'au Canada n'ont pas éliminé les inégalités entre le centre et la périphérie, entre les langues majeures et les langues mineures, ni diminué les jeux de pouvoir entre les cultures dominantes et les cultures dominées. En ce sens, la traduction peut s'avérer révélatrice de conflits, car elle intègre certaines tensions sociales et soulève de nombreuses questions concernant la communication entre les langues « majeures » et les langues « mineures ». L'intérêt de cette thématique réside, entre autres, dans le souci croissant de protection et de promotion non seulement des langues et des cultures majeures, souvent nationales, mais aussi des langues et des cultures mineures, souvent régionales.

Toutefois, lorsqu'une culture s'investit trop dans la promotion de ses propres intérêts, le résultat est bien souvent le protectionnisme culturel qui empêche normalement le traducteur de se distancier par rapport à soi et par rapport à sa propre culture. Ainsi, il n'est que « traducteur passeur »⁶ qui maîtrise la langue de l'autre pour faire un transfert interlinguistique, sans pour autant avoir nécessairement acquis une très grande familiarité avec l'Autre. Il n'est pas question de valoriser l'étranger⁷, car ce faire mettrait en relief la mémoire du texte de départ, son altérité. Pourtant les échanges interculturels sont le moteur de l'évolution des cultures, que ces dernières soient majeures ou mineures. Comment donc remédier au non-dialogue? Comment récupérer et mettre en circulation les rebuts laissés derrière la traduction? Plusieurs contributions témoignent qu'une fondation éthique et cognitive de l'interculturel ne peut être que relative au travail interculturel réellement effectué à partir des contacts migratoires assurés par des agents interculturels à l'intérieur d'un seul espace géo-politique (le Canada anglais et le Canada français hors Québec et les communautés wallonne et flamande en Belgique) ou entre deux espaces géo-politiques (l'Acadie et la Pologne).

Les articles ici réunis analysent la diversité de la production, de la traduction et de la réception des littératures mineures non seulement au Canada (voir l'article de Nicole Côté sur la traduction vers le français du récit de Sharon Butala, *Perfection of the Morning: A Woman's Awakening in Nature*), mais également en Belgique (voir l'article de Reine Meylaerts sur la traduction du néerlandais vers le français). Deux contributions portent avant tout sur les littératures franco-manitobaines traduites vers l'anglais au Canada (voir les articles de Benoit Doyon-Gosselin et de Jean

⁶ Henri Meschonnic (1999), *Poétique du traduire*, Paris, Verdier.

⁷ Friedrich Schleiermacher (1999), *Des différentes méthodes du traduire / Über die verschiedenen Methoden des Übersetzens*, traduit par Antoine Berman, Paris, Éditions du Seuil.

Morency), un article sur le théâtre hybride de l'Alberta traduit en anglais et en français (celui de Louise Ladouceur) et deux autres sur la littérature acadienne traduite vers le polonais (voir les textes de Teresa Tomasziewicz et d'Alicia Żuchelkowska). Quant à la contribution de Gisèle Chevalier, elle clôt le volume en proposant certains outils élaborés par des chercheurs en socio-linguistique qui pourraient faciliter la tâche du traducteur des littératures de l'exiguïté franco-canadiennes.

Pour commencer, François Paré signe l'essai « L'humanisme de l'autre langue », qui évoque la notion d'« humanisme de l'autre » du philosophe Emmanuel Levinas, dans lequel il entame la réflexion sur la traduction en tant que phénomène inscrit, selon lui, dans « l'ambiguïté constitutive de la culture dans son double rapport avec la différence ». Il réfléchit sur l'activité traduisante verticale d'une œuvre littéraire mineure traduite vers la langue dominante (ou bien sur la traduction-consécration⁸) dans le contexte des cultures et des langues minoritaires, surtout en Amérique du Nord. Par ailleurs, il étudie la tension entre le « désir d'accommodement » afin de bien s'intégrer dans la culture dominante et « les forces de résistance » à l'assimilation galopante, tension qui anime, voire déchire, les minorités linguistiques. Même si traduire la langue minoritaire vers la langue dominante peut sembler un acte de reconnaissance de son existence, « l'humanisme de ce geste occulte [l'inégalité des rapports de force] entre les langues et tend à faire disparaître la culture traduite ». Cette réflexion est suivie de l'article de Nicole Côté, intitulé « *Perfection du matin* de Sharon Butala, ou comment élargir la langue minoritaire », qui examine les difficultés qu'a présentées la traduction-accumulation⁹ de l'anglais vers le français fransaskois de l'essai autobiographique traduit par Côté. Si pour l'écrivaine ce genre hybride permet de témoigner autant d'un habitat et d'un mode de vie menacés que d'un parcours personnel émotif et spirituel, pour la traductrice, il s'agirait de rendre possible la traduction d'une réalité spécifiquement anglophone pour le besoin des francophones minoritaires partageant le même espace géographique. C'est justement la traduction qui peut leur offrir des mots en leur propre langue, ce qui montre que la traduction est un acte performatif. L'article explore par ailleurs ce qui a motivé certains Fransaskois à exiger la traduction de ce récit de Butala, en discutant, à la lumière des écrits de François Paré, certains thèmes de l'œuvre qui semblent agir comme « miroir de la condition minoritaire ».

Dans « Identité 'propre' ou identité 'empruntée' des littératures mineures ? Hétérolinguisme dans la traduction littéraire intra-belge », Reine Meylaerts fait le bilan de la traduction vers le français de la littérature flamande en Belgique. L'histoire de cette littérature mineure est traversée de questions identitaires

⁸ Pascale Casanova (2002), « Consécration et accumulation de capital littéraire. La traduction comme échange inégal », *Traduction : Les échanges littéraires internationaux*. Actes de la recherche en sciences sociales 2/144, 7-20.

⁹ *Ibid.*

préoccupantes : le bilinguisme national (français-néerlandais) et l'absence d'une littérature nationale proprement « belge », résultat de l'identification linguistique avec la France et les Pays-Bas qui possèdent chacun les organes de consécration littéraire. Afin d'analyser le degré d'hétérolinguisme dans des traductions littéraires du néerlandais vers le français pendant l'entre-deux-guerres en Belgique, Meylaerts se penche sur les modalités et les fonctions identitaires de l'hétérolinguisme littéraire dans la traduction entre ces littératures mineures. Puisque la traduction est un processus interculturel entre des cultures à relations de pouvoir inégales, que les cultures en contact soient majeures ou mineures, son degré d'hétérolinguisme peut assumer des fonctions symboliques importantes. Meylaerts précise que « Dans la Belgique francophone de l'entre-deux guerres, la langue de la traduction évite de se présenter comme un instrument d'émancipation sociolinguistique. L'idéologie de la pureté est plus forte que la recherche de la vraisemblance linguistique. » Dans ce contexte, il s'agit de la traduction verticale. Or, la traduction horizontale en mode mineur créerait-elle des zones plus propices au dialogisme, aptes à incorporer d'une manière productive et non refoulée les diverses manifestations de l'autre ? S'appuyant sur un cadre descriptif et fonctionnel de l'hétérolinguisme entre cultures mineures, la contribution de Meylaerts vise à corriger le caractère artificiellement monolingue des modèles traductologiques classiques.

Louise Ladouceur poursuit la réflexion sur la traduction de l'hétérolinguisme dans « Bilinguisme et performance : traduire pour la scène la dualité linguistique des francophones de l'Ouest canadien ». Elle explore une création dramatique nouvelle caractérisée par un hétérolinguisme accentué, qui reproduit la réalité linguistique des francophones en situation minoritaire. Si ces textes dramatiques souhaitent circuler sur les scènes francophones ou anglophones nationales et internationales, ils doivent se faire traduire. Faisant écho à Meylaerts, Ladouceur affirme que c'est un défi de taille car la traduction des textes hétérolingues échappe aux modèles théoriques existants, souvent fondés sur le passage d'une seule langue source vers une seule langue cible. Elle propose qu'on explore de nouveaux procédés de traduction qui s'éloignent du texte pour considérer le spectacle. Il est question d'une « conception de la traduction qui mette à contribution tout le potentiel de l'acte théâtral pour faire circuler un spectacle sur les scènes du monde sans évacuer ce qui en a fait une œuvre originale et pertinente » dans le milieu de sa création. Toutefois, la traduction théâtrale, de par sa spécificité en tant que genre qui permet le contact direct avec le spectateur, offre les solutions traductologiques potentielles ne pouvant pas s'appliquer à la traduction du texte littéraire écrit.

Pour revenir au « traducteur passeur » qui se limite à assurer le transfert linguistique, dans certains cas il se peut que la motivation de traduire ne vienne même pas de lui mais d'une tierce partie qui éprouve le besoin d'importer le texte. Un cas de figure intéressant est discuté dans « Pour un nouveau paradigme traductionnel : les traductions exogènes et endogènes », alors que Benoit Doyon-

Gosselin suggère que le rapport entre traducteur et auteur s'avère très fécond dans les milieux minoritaires dans lesquels la langue majoritaire est omniprésente. Selon sa conceptualisation, il existe deux modalités de ces rapports qui permettent de distinguer, en s'inspirant du sociologue Henri Boyer, la traduction exogène et endogènes et ainsi de mieux nuancer le rôle sociale de la traduction. D'après cette distinction, le traducteur passeur produirait des traductions exogènes, là où la collaboration entre l'auteur et le traducteur tend à être minimale parce que c'est le marché qui dicte ses conditions. Les œuvres qui font objet de la traduction endogène sont celles produites par des auteurs ayant un rapport privilégié avec la langue et la culture d'arrivée ou avec le traducteur ou la traductrice retenu(e). À titre d'exemple, l'auteur discute de la traduction à la fois exogène et endogène du franco-manitobain J. R. Léveillé, de la traduction endogène de Gabrielle Roy et, finalement, du cas de Jo-Anne Elder qui a traduit des œuvres acadiennes, dont des textes de Gérald Leblanc et d'Herménégilde Chiasson.

Le deuxième essai qui porte sur le rôle socio-culturel de la traduction est dédié au rapport que Gabrielle Roy a entretenu avec ses traducteurs. « Gabrielle Roy, prototype de l'écrivaine canadienne ? » de Jean Morency examine la contribution de la traduction de l'écrivaine franco-manitobaine à la construction de la nation canadienne. Roy avait toujours accordé beaucoup d'importance à la traduction de ses œuvres en anglais afin d'assurer la parution des versions anglaise et française en simultané, et ce afin d'élargir le bassin de ses lecteurs. On pourrait y voir un certain « désir d'accommodement ». Puisque Gabrielle Roy tenait à assurer la parution de ses textes en anglais et en français simultanément, cela portait souvent à croire qu'elle était une écrivaine anglophone. Ses romans en sont venus à incarner une idée du Canada qui renforce certains stéréotypes de la société francophone, comme l'importance du paysage et de l'espace, l'accent sur la petite communauté et le multiculturalisme. Morency avance qu'une seule exception à cette règle serait *La détresse et l'enchantement*, une autobiographie publiée à titre posthume, qui se situe en marge de cet horizon de la traduction caractérisant l'œuvre de Gabrielle Roy. Il semble qu'il s'agisse du seul acte de résistance littéraire de la part de l'écrivaine franco-manitobaine.

Les deux prochains textes sont issus d'une expérience de traduction de la littérature acadienne en polonais, initiant ainsi le contact entre ces deux langues et cultures. Tout d'abord, Teresa Tomasziewicz dans « Transfert de la littérature acadienne en Pologne : une expérience traductologique et didactique » fait le point sur le projet de traduction mené avec six étudiantes dans le cadre d'un séminaire de maîtrise qu'elle avait dirigé en 2007 à l'Institut de Philologie romane de l'Université Adam Mickiewicz. L'article relate les sentiments et les réflexions de ces premières lectrices confrontées par la nouveauté des textes à traduire du point de vue littéraire, linguistique et culturel, ainsi que par la difficulté de les faire passer dans une culture réceptrice qui dans la majeure partie ignore la littérature acadienne. Il s'agit en effet

d'un stade initial qui s'avère crucial dans la réception puisque les futurs lecteurs seront orientés par l'effort interprétatif et traductif investi dans cette traduction introduction¹⁰. Quant à la deuxième contribution intitulée, « *Marichette. Lettres acadiennes 1895-1898 en polonais* », Alicja Żuchelkowska analyse la quête identitaire au Canada français de l'exiguïté de même que certains problèmes liés à la diversité de ses littératures. Elle se penche plus précisément sur la traduction en polonais de quelques fragments des lettres de Marichette, pseudonyme d'Émilie C. LeBlanc, et arrive à la conclusion que traduire les romans acadiens n'est possible qu'à condition d'élargir la notion de la culture francophone afin d'englober la multiplicité, la différence et l'altérité. Elle croit le moment opportun de créer un espace favorable aux discussions sur la traduction des œuvres franco-canadiennes en Pologne dans une perspective historique et contemporaine.

La dernière contribution intitulée « Les français du Canada : faits linguistiques, faits de langue » est signée par Gisèle Chevalier. Son article vise à jeter un pont entre la sociolinguistique et la traduction d'ouvrages littéraires rédigés dans les français *périphériques* d'Amérique du nord. Son but est de palier à la carence d'ouvrages fiables et complets sur ces parlers en proposant un outil informatique adapté au traitement de vastes corpus oraux en français de référence et en français nord-américain d'une part et, d'autre part, en présentant un cadre conceptuel explicatif dans lequel les utilisateurs pourraient situer les faits observés ou ceux décrits dans divers ouvrages populaires ou scientifiques. Le logiciel *NooJ acadien* permet l'observation des faits de langue en contexte. De plus, il génère le dictionnaire des mots du texte à étudier, construit des concordances sur des expressions spécifiques, ainsi facilitant l'examen d'un grand nombre de données. En outre, moyennant une formation, les utilisateurs seront en mesure de construire un glossaire bilingue de l'ouvrage à traduire.

À notre connaissance, c'est la première fois que la question de la traduction verticale par rapport à la traduction horizontale (si utopique soit-elle) entre langues mineures est abordée dans une publication savante. La pertinence de la réflexion sur la traduction des textes littéraires non canoniques est déjà confirmée dans les enjeux contemporains axés sur la dynamique interculturelle, et cela dans toutes ses configurations, de même que par l'intérêt grandissant que ces questions suscitent, notamment dans les travaux scientifiques¹¹. Ce numéro souhaite promouvoir l'étude de la richesse des langues et littératures mineures, particulièrement les littératures

¹⁰ Antoine Berman (1984), *L'épreuve de l'étranger : Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard et (1985), « La traduction comme épreuve de l'étranger », *Texte* 4, 67-81.

¹¹ Voir à titre d'exemple, Sherry Simon (1999), *Hybridité Culturelle*, Montréal, Éditions Île de la Tortue; Pascale Casanova (1999) qui affirme que la traduction est « la plus grande instance de consécration spécifique de l'univers littéraire » car la traduction est une « arme » « dans la lutte pour et par le capital littéraire » (40), dans *La république mondiale des lettres*, Paris, Seuil; Emily Apter (2006), *The Translation Zone*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press.

canadiennes francophones, traduites chez nous et à l'étranger, et qui circulent à la périphérie non seulement des systèmes littéraires, anglophones et francophones, du Canada, mais aussi ailleurs. En ce sens, il s'agirait, dans la mesure du possible, de recentrer les marges. Plus particulièrement, les articles rassemblés dans ce numéro voudraient contribuer au processus qui vise à faire éclater le modèle binaire de l'institution littéraire « anglo-canadienne/québécoise » par le biais de la traduction, ce qui permettrait de découvrir la diversité des littératures francophones mineures du Canada. Il revient au lecteur de ces essais de réfléchir sur le fondement éthique et cognitif des différents projets de traduction discutés et sur leur contribution au travail interculturel réellement effectué à partir des contacts migratoires assurés par des agents interculturels que sont des traducteurs et traductrices, chercheurs, professeurs, étudiants ou simples lecteurs. Il ne reste qu'à souhaiter que cette réflexion commune et à ce stade préliminaire soit poursuivie par d'autres chercheurs et qu'elle soit alimentée par d'autres contextes et d'autres perspectives.